

Cylum

Mon nom est Cylishkahémo. Je suis né dans la steppe sans limite, s'étendant du nord de la mer intérieure jusqu'aux forêts gelées de Bhorée, dans l'infinie steppe Mère que mes ancêtres ont toujours disputée aux esprits sans pitié qui y règnent.

Ma horde, celle du cheval, Kahishékama, était plus importante que celle du loup et du faucon, mais moins nombreuse que celle des clans de l'ours ou du renne.

Ma naissance fut singulière, ma mère risquait de perdre la vie, car nous étions deux à grandir et à lutter en elle. Le shaman déclara que sa vie pouvait être sauvée, si un des enfants était confié aux esprits, c'est à dire sacrifié, abandonné dans les lieux marqués de leur effroyable empreinte. La vie d'une adulte en échange de celle d'une bouche encore ignorante et inutile, la horde n'eut aucun mal à se décider. Et mon père n'eut aucun regret, le deuxième enfant étant une fille, chétive et pâle comme la lune. Elle fut confiée au shaman sur l'instant, sans même avoir reçu de prénom. Il la conduisit près d'une source où nul n'en trouva plus jamais trace. Je suis demeuré fils unique, n'ayant jamais eu d'autre frère ou sœur. Je n'en avais nul besoin, nos enfants grandissent dans la nature, explorant tous ensemble le monde sans barrière ni interdit. Et j'ai bien grandi, devenant plus fort jour après jour jusqu'à me révéler à quatorze ans aussi fougueux que robuste. Je quittais dès lors la yourte de mes géniteurs pour dormir avec les adolescents de la horde, campant avec eux pour soigner et garder nos bêtes les plus précieuses, notre plus grande richesse : nos petits chevaux, infatigables et nerveux. Toutes les hordes nous les enviaient. Nos chevaux nous étaient aussi chers que notre sang et nous en connaissions chaque lignée. Nous savions monter avant même de savoir marcher et une seule de nos montures si recherchées pouvait s'échanger contre des dizaines de rennes ou de chameaux de bât. Durant cinq ans, je fus admis sous la yourte des jeunes, chacun ayant un rôle à y jouer selon sa tranche d'âge : alimenter le camp en baies et plantes comestibles, ramasser la tourbe nécessaire à nos feux, approvisionner notre yourte commune en petit gibier, ainsi qu'en eau ou enfin encadrer les plus jeunes et les entraîner au maniement de la lance, de l'arc et du cimeterre. Nous étions également tous en charge du déplacement du camp, une à deux fois par saison. Les femmes elles cuisinaient, assuraient la conservation des aliments, lait, fromage, viandes, *pamakan*, boisson rance mais énergétique, mêlant graisse, sang et herbes aromatiques. Elles travaillaient les peaux et les tendons, teignaient la laine et confectionnaient les yourtes et les vêtements. Les jeunes filles s'occupaient du bétail secondaire, chèvres, rennes, meutes de chiens, ou chameaux. Elles trouvaient l'argile indispensable à nos ustensiles et

brodaient les décorations de nos selles et de nos yourtes. Nos guerriers chassaient, s'entraînaient continuellement. Ils troquaient nos chevaux et repéraient les lieux propices à nos futurs camps. Surtout, ils guettaient la saison des vents poussiéreux voilant le soleil et déferlant vers le sud, la saison bénie de la guerre et du pillage. Ils fondaient alors, parfois avec d'autres hordes, sur les cités sédentaires du pourtour de la mer intérieure. Ne vous y trompez pas, il s'agit d'un devoir sacré : la terre, la mer et le ciel engloutiront les hordes et les bêtes, ils feront disparaître la Mère steppe même, oui ils prendront toute vie si ces égarés du sud continuent à insulter et à défigurer la nature en bâtissant leurs villes de pierre où ils se terrent telles des mules entravées. L'homme y devient faible et égoïste, n'ont-ils pas des yeux ? Il n'est plus le digne héritier de la nature et ne mérite tout simplement pas de vivre. Ses biens peuvent lui être arrachés, lui qui se prive de sa liberté et de son honneur.

Non, sa vie n'a aucune valeur.

Certains clans commercent avec les sédentaires, mais la horde du cheval ne s'y est jamais abaissé. Tout ce que nous possédons d'eux, nous le leur avons arraché.

J'étais maintenant en âge de faire la guerre, le temps de la tempête, de la corne et de la charge approchaient. J'avais déjà combattu des jeunes membres d'autres clans qui louvoyaient près de nos troupeaux ou nous disputaient un point d'eau. Et j'étais un excellent guerrier, l'un des plus forts de ma génération. La guerre vint enfin, le vent mugissant et les tambours des shamans libérèrent notre frénésie : nos cors et nos cris dilataient un peu plus les nuées de poussière, les sabots de nos fiers chevaux faisaient trembler la terre, le tonnerre chantait en notre honneur et le cœur de la terre se gonflait d'orgueil. Nous dévastâmes une cité dont les hauts murs étaient constitués de blocs de pierre aussi grands qu'un cheval. Les serpents de cette cité avaient envoyé contre nous des soldats allant à pied, armés de lances ainsi que de larges et ronds boucliers de bronze. Ils n'étaient pas des hommes...

je le pensais alors. Ils gisaient bientôt sous nos chevaux de toutes les manières. Lors de cette sensationnelle et fructueuse expédition, mon père fut mortellement touché par une flèche. Aucun autre trait semblable ne fut découvert : il était fait d'os humain, tailladé et gravé de croix et de marques diverses. Ses plumes étaient celles d'un immense corbeau. Nous mîmes le feu à nos morts comme le veut la tradition de la steppe Mère et nous incendiâmes la cité. Elle brûla plusieurs jours sans discontinuer, déployant un manteau de cendres dans le ciel. Il ne demeurait pas pierre sur pierre de ce furoncle contre-nature. Les femmes et les enfants pleuraient, se lamentaient : leur monde et leurs certitudes s'écroulaient ! Non, nul ne peut posséder la terre Mère. Nous étions invincibles et si terrifiants avec nos peaux d'ours, de loups et nos peintures de guerre

sacrées. Lors de notre lent retour vers la steppe Mère, auréolés et devancés par ce panache de fumée qui témoignait pour nous, plusieurs compagnons de mon père vinrent me trouver, l'un après l'autre, toujours à la nuit tombée. Ils ne venaient pas pour me consoler ou me féliciter, mais pour me transmettre une honteuse information que je devais connaître : mon père avait été abattu par une femme... L'un me dit qu'elle avait surgit de nulle part, l'autre que sa chevelure de jais touchait presque le sol et un dernier qu'elle portait des vêtements de cuir noirs et serrés comme un homme. Aucun d'eux ne réussit à l'atteindre, ils me l'avaient tous avoué, contrits et elle avait disparu aussi soudainement qu'elle était apparue. L'un d'eux, très affligé, me conseilla de m'en ouvrir aux shamans. Je l'écoutais sans sourciller. Mais je m'y refusais. Ma tête bruissait encore des bruits et des chocs de la bataille, des cris de nos ennemis dépassés et de ceux paniqués des survivants. Mille images défilaient devant moi des jours durant, en dépit de l'épaisse fumée âcre omniprésente : vertige de charges effrénées et scènes de mêlées. Je revivais mes exploits. Quant à mon père, il avait dû faire face à son *heure* et s'il avait su qu'il allait perdre la vie, il aurait chargé pareillement sans la moindre hésitation, avec la même hargne et la même volonté. Je le savais parfaitement et c'est tout ce qui m'importait. Je traversais la Mère steppe sans rien voir, sans mot dire.

Lorsque je voulus informer ma mère, elle me fit asseoir et me révéla qu'elle était déjà au courant.

« Il y a des années, j'ai rêvé de ta sœur » me confia-t-elle : « petite ombre pâle et souffrante, la vengeance la rongea. Des esprits brumeux et terrifiants l'accompagnaient et elle me dit alors que je n'aurais plus jamais d'enfant. Je n'en dis pas un mot aux shamans, je sentais, je savais que cette vision était authentique, mais également juste... Et il y a de cela une lune, elle m'est de nouveau apparue en songe : elle était grande et maigre. Elle tenait un cor de guerre et son visage grave et blafard était peint d'une large bande noire. « Mon frère jumeau part à la guerre et j'en ferai de même. Mais je ne te rendrai pas mon trophée : ton époux ne retrouvera jamais son chemin vers toi ». Elle me fixa longuement, je n'eus pas le courage de la raisonner ou de supplier : son insoutenable regard était un abîme de détresse et de détermination. Impassible, inflexible, elle disparut aux premières lueurs de l'aube et je m'éveillais glacée d'effroi. Vous étiez déjà partis depuis des jours ainsi que nos shamans, qui avaient bénis votre expédition. Alors qu'aurai-je dû ou pu faire ? » Je réconfortais ma mère mais sans trouver ni de mot ni de réponse à sa question. L'année s'écoula ainsi, sans plus jamais évoquer le *fantôme* de ma sœur. Je me préparais pour la guerre, l'esprit sacré de la steppe devait bientôt souffler sur les cités aux cœurs de pierre pour les purifier. Les shamans de toutes les plus grandes hordes s'étaient concertés pour une attaque conjointe.

Nous déferlâmes sur une cité que je sais aujourd'hui s'appeler Akkadabad. Il n'en reste sans doute à présent plus grand chose, bien que l'opposition que nous avons rencontré ait été grande. Des machines de bois projetaient des roches et de l'huile enflammée sur nous, effrayant les chevaux, les rues étroites nous desservaient et nous ralentissaient. Une soldatesque nombreuse et très bien entraînée nous attendait : archers mobiles, piquiers et fantassins légers par milliers, aussi nombreux que les brins d'herbe de la steppe. Portés par le souffle exalté de la Mère, nous fûmes cependant victorieux, nous répandant telle une lèpre furieuse et dévorante, poussant les marchands à fuir leurs sacrilèges demeures de pierre sur leurs jonques allongées à peine chargées. Mon cheval piaffait et ruait, s'il avait pu il aurait bondit sur une de ces embarcations pour tout y détruire.

C'est alors qu'une prodigieuse créature nous projeta dans les airs, ma monture éventrée et moi. Je chutais lourdement, mon cheval tressautant sous moi. Déboussolé, confus, je vis un spectral et gigantesque élan... Il me faisait face, monté par une frêle et longiligne jeune femme, aussi belle qu'effrayante. Des loups blanchâtres, fantomatiques, de grande taille l'accompagnaient et me cernaient bientôt, m'entourant de glaciales brumes éthérées en cette fin de journée pourtant chaude et suffocante. Des fils du peuple de la steppe et des gens de la cité vaincue passaient près de nous, au milieu de nous, sans sembler nous voir. Elle s'approcha de moi tandis qu'une force prodigieuse m'enserrait de toute sa puissance, comme si un ours colossal m'avait saisi, sans que je ne puisse le voir. Le souffle coupé, le cœur au bord des lèvres, je sombrais dans l'inconscience. Sa voix basse et ébréchée m'y atteignit sans peine :

« Tu es honoré parmi les tiens Cylish, un destin respectable si ce n'est glorieux te tend les bras, *frère*...

J'ai été bannie, injustement exilée...

Abandonnée et oubliée pour que tu puisses vivres. Tu as une dette...

Aussi, tu perdras ton foyer, seras dépouillé de notre langue, de nos coutumes et de nos terres peuplées d'esprits plus nombreux que les nuages. Le corbeau ne te perdra pas de vue, je jure que tu ne retrouveras pas le chemin de la steppe, tant que tu n'auras pas prouvé que tu mérites de m'avoir survécu : trouve mon nom et tu trouveras ton chemin... »

Seule sa voix me parvenait, distinctement mais je pouvais presque sentir son souffle sur mes yeux clos.

A mon réveil, je tanguais, épuisé, ligoté au fond de la cale d'une petite embarcation de réfugiés d'Akkadabad. Ma puanteur m'importunait, le sang séché et la sueur plaquaient mes vêtements sur ma peau et la sensation poisseuse entre mes jambes n'était sans doute pas uniquement due à la transpiration. Après quelques jours de mer, sans une goutte d'eau à boire

et sans même voir un visage des présents à bord, je fus vendu à la première escale à un gras marchand d'esclaves. Je fus nourri et « lavé » à grand jets d'eau de mer glacée, examiné comme une pouliche avant d'être acheminé vers Cælia où un Capitaine mercenaire fit mon acquisition. Il me dit dans la langue de la steppe, mais avec un accent grotesque, que si je combattais pour lui cinq années, je serai libre. Il me montra un papier qui l'y engageait, tout en sachant que cela n'avait aucune valeur à mes yeux. Puis il s'entailla profondément la main et me tendit son poignard de sa main ensanglantée. Durant des jours j'avais ruminé mon infortune, incapable de chasser la vision terrible des esprits accompagnant ma *sœur* et sa malédiction que je sentais puissante. Mon âme en était marquée comme nos chevaux à la pierre brûlante. Je n'avais selon moi d'autre choix que d'accepter. Je me mutilais la main et donnais ma parole de servir cet homme par les armes durant toutes ces années. La steppe n'accordait pas un regard pour le parjure et je risquais ma vie sous ses ordres bien des fois, dans maintes contrées arides, aussi suffocantes que désespérantes, au pied de nombreuses cités, de pierre ou de briques, tout comme dans une myriade de verdoyantes et fraîches oasis, inexpugnables nids de scorpions et objets de luttes incessantes. Après bientôt cinq éprouvantes années de campagnes et bien des cicatrices, j'allais être promu au sein de la compagnie et libéré comme promis. J'avais désormais trouvé ma place parmi des compagnons d'armes que j'estimais et qui me respectaient. Je n'étais pas heureux de les quitter mais je n'avais pas beaucoup hésité non plus : une autre compagnie de mercenaires se préparait pour accompagner dans un mois une extraordinaire caravane de dignitaires et marchands cælites vers la richissime cité minière de Kelpur, à quelques jours seulement de cheval de la steppe Mère. Je pensais donc quitter la compagnie des *Faucons des sables* avec la ferme intention de tout faire pour m'engager dans celle du *Poing ardent*, de très honorable réputation. Mais le Capitaine des *Faucons* parvint à me convaincre de travailler une nouvelle fois pour lui, une ultime fois : il connaissait bien le Capitaine du *Poing ardent* et pourrait me recommander pour intégrer sa troupe avant son départ pour Kelpur. De plus, ayant racheté ma liberté, j'aurai une solde complète pour cette dernière opération avec les Faucons et il me proposait même d'augmenter celle-ci sur sa propre part en guise de cadeau d'adieu. La mission n'était pas compliquée et ne serait pas longue : des teintures pour la guilde des tanneurs de Cælia avaient disparu peu après avoir quitté l'oasis orientale de Janin. Il s'agissait de s'y rendre et de retrouver la trace des marchandises. Et donc certainement celle des caravaniers véreux ou occis par quelques pillards ou autre faune féroce du désert. Une partie de la puissante compagnie des Sables d'or était en garnison à Janin. Notre Capitaine Ferrat le balafre disait bien connaître tous les seconds de Kossos le noir, leur célèbre et redoutable Capitaine. Nous serions correctement

reçus et renseignés. J'acceptais cette dernière chevauchée avec les cinquante hommes qui étaient devenus de véritables amis. Issus des quatre coins du monde, ils avaient pour la plupart souffert et mangé leur part de pain noir. Mais ils conservaient presque tous le souvenir ému de leur terre d'origine et de leur famille, du génie de leur culture, la beauté de leurs chants et de leurs récits ancestraux. La steppe était ma Mère bien-aimée, mais il en était bien d'autres, toutes aussi dignes d'être révérees. Mon aversion pour les sédentaires avait disparu, je ne comprenais même plus ses fondements. C'étaient de braves gens, trop agités certes et incapables de décoller le nez du sol juste sous leurs pieds, mais ils n'étaient qu'une bien piètre menace pour la steppe Mère ou pour la Grande Déesse nature. J'avais peu à peu appris à goûter la vie trépidante et colorée de Cælia, mais je préférais toujours dormir à la belle étoile et sillonner les vastes étendues sablonneuses des fiers nomades, sans toits ni murs à l'horizon. Nous avons interrogé des voyageurs, croisés après quatre jours à voguer sur cet océan de dunes ocres et brunes. Ils nous avaient signalé des traces modestes à une demi-journée plus au nord mais sans pouvoir nous garantir qu'il s'agissait bien de notre convoi. Ferrat dépêcha deux groupes d'éclaireurs pour retrouver la piste tandis que le gros de la compagnie s'établirait près du puits de Nafsalkhaliya, le puits des *âmes vides*, à une journée environ de Janin. Les éclaireurs nous y retrouveraient après leurs investigations. Nos éclaireurs tardant à revenir, Ferrat décida avec une dizaine d'hommes d'aller se signaler à Janin et poser des questions au sujet de la marchandise perdue et d'éventuelles bandes de pillards dans les parages ces dernières semaines. Nous devions attendre les éclaireurs au puits ainsi que les consignes du Capitaine en fonction de ce qu'il apprendrait et découvrirait sur place. Les éclaireurs revinrent avec d'inquiétantes nouvelles : des cavaliers nombreux, semblant venir de Janin, avaient pris en chasse la petite caravane et l'avaient violemment interceptée. Trois cadavres avaient été grossièrement dissimulés et bêtes et caravaniers avaient été déportés, entravés pour ce qui était de ces derniers. Il pouvait s'agir de « nos » transporteurs de teintures et pigments. Cela s'était déroulé il y avait une à deux semaines. Pourquoi des pillards se seraient-ils repliés vers Janin avec des marchandises volées et des prisonniers cælites ? Les Sables d'or n'auraient jamais laissé passer pareille forfaiture...

L'incompréhension et l'appréhension grandirent encore avec l'absence de nouvelles de Ferrat. Le soir venu, cinq groupes de deux hommes firent route vers Janin, se séparant à l'approche de l'oasis tandis que les trente autres mercenaires du *Faucon* s'approchèrent jusqu'à une distance de deux heures de cheval, prêts à agir au besoin dès le retour des éclaireurs. Mais ceux-ci ne revinrent pas non plus, aucun d'entre eux ! Cylish, surnommé Cylum par ses compagnons, majoritairement originaires des îles dagalkariennes, était désormais leur « maximus », le plus haut gradé

du corps restant. Il décida de mener le Faucon au secours du Capitaine et des compagnons manquants, juste avant l'aube pour espérer surprendre l'oasis. Les hommes du Faucon pouvaient donc se reposer quelques heures. Cylum se coucha après sa garde, mais il ne trouva nul repos : sa sœur le toisait, à l'ombre d'un esprit ayant l'apparence d'un corbeau aussi haut qu'un des immenses palmiers des vertes oasis. Les plumes sur la flèche qui avait emporté son père n'étaient pas aussi démesurées. Il se savait dans le monde du rêve, à la lisière du songe symbolique et de la dure réalité. Il ne put s'empêcher de ressentir du réconfort en dévisageant sa sœur car il lui trouvait à présent beaucoup de ressemblance avec les traits de leur mère. En dépit de la pénombre de cette vision, écrasée par la formidable présence du corvidé géant, le pâle visage de sa sœur irradiait comme la lune. D'une voix sifflante et appuyant chacun de ses mots, elle lança : « Tu ne m'as toujours pas révélé mon nom, Cylish. Tu me le dois, nomme-moi !

Si tu ne m'appelles pas par mon nom, la prochaine fois que tu verras mon visage sera ton dernier jour à vivre, frère... » Tout se brouilla alors, le corbeau déploya ses ailes et poussa un cri strident, effaçant, dispersant la demeure du songe en épais volutes brumeux, délicate et illusoire dentelle. Le chaos régnait dehors, cris d'alarme étouffés, flèches sifflant de toutes parts, râles d'agonie et cavalcades en tous sens. Cylish bondit hors de sa tente pour deviner plus qu'entrapercevoir à la lueur du croissant de lune, un obscur et vicieux serpent s'insinuer dans le camp et s'enrouler mortellement sur la compagnie. Deux silhouettes vêtues de nuit à sa droite, armées d'un long poignard courbe pour l'une et d'une javeline pour l'autre. Il ne put que ressentir la présence du troisième serpent, recevant un terrible coup sur la nuque, morsure qui l'empêcha d'éviter la javeline. Tel un brouillard mortel, une troupe d'hommes très nombreuse et entraînée les avait approchés sans bruit, encerclés, infiltrés et abattus de traits précis, éliminés jusqu'au dernier... Le Faucon avait été abattu en plein vol, effacé par une subite et terrible tempête de sable... Assommé, percé au flanc, il s'effondra, avec l'effroyable certitude qu'aucun de ses infortunés compagnons n'en réchapperait. Il s'éveilla, pansé, enchaîné, dans une misérable geôle enfouie sous le sol. Une minuscule ouverture lui procurait le peu de lumière qui lui permettait d'apprécier la médiocrité des lieux et la précarité de sa situation. Il était à Yrem, cité rivale entre toutes de Cælia. Il fut employé comme terrassier et manoeuvre deux interminables années durant sur les chantiers géants et perpétuels de la cité aux mille terrasses. Il n'entendit plus prononcer son nom avant des mois, le temps de son rétablissement puis de son « adaptation », période durant laquelle aucun esclave n'a le droit de s'adresser aux nouveaux arrivants. Seuls les contremaîtres et gardes le faisaient, les désignant comme des chiens d'ennemis. Après une année de brimades et de sévices, d'humiliation et de survie, on lui proposa de rallier Yrem de son plein gré

et d'entrer dans la garde des chantiers. Il patrouillerait armé de son gourdin pour terroriser la si nombreuse vermine contrainte à obéir pour la gloire d'Yrem. Il serait toujours esclave bien entendu, mais cette reconnaissance « volontaire » de la souveraineté yrémitte lui permettrait d'être le bastonneur et non plus le bastonné. En outre, les plus zélés des surveillants et tortionnaires pouvaient être appelés dans la cité même, incorporés à sa milice ou au service d'une de ses familles importantes. Certains disait-on, loyaux et capables, avaient même été affranchis, honorés, promus...

Foutaises ! Lui ne serait ni zélé ni loyal et il se gardait de brutaliser les pitoyables épaves humaines des chantiers, se contentant d'aboyer et de repousser les esclaves de son bâton. Il espérait un jour pouvoir s'enfuir, mais cette opportunité se refusait à lui. Il pouvait presque entendre le rire moqueur de cette sœur jumelle, cette moitié, sans doute morte, mais pas assez de toute évidence. Il la sentait toute proche, il se savait épié... mais il n'était pas pressé de la revoir car il n'avait aucun nom convenable pour la nommer.

« Lune du corbeau, ou Dresseuse, Monteuse d'esprits... »

Il lui en venait quelques uns parfois mais aucun ne semblait lui convenir autant que « Plume ou Chant du malheur ».

Il ne pouvait pas la recroiser et la saluer de ce sobriquet, Kayelish Appa ou « Oiseau de malheur » sans en payer le prix élevé promis en songe et gravé dans sa mémoire. Elle n'était jamais réapparue, mais elle n'était jamais bien loin, elle ne l'avait plus quitté depuis Akkadabad...

Il n'avait en deux années sur les différents chantiers d'Yrem, jamais retrouvé le moindre survivant de la compagnie du Faucon des sables. Dernièrement, on l'avait affecté avec les meilleurs et plus robustes gardes au chantier principal, celui d'une immense ziggourat, qui n'avancait semblait-il, pas assez vite.

Il y rencontra d'anciens mercenaires et ils formèrent rapidement un noyau efficace et porteur. Ils reprenaient force et confiance en se côtoyant et en retrouvant leurs routines martiales, la discipline, la loyauté et l'esprit de corps d'une compagnie structurée. Et hiérarchisée : le mercenaire le plus gradé et le plus ancien était un dénommé Garrish. Sans mot dire, ils s'entraînaient et se préparaient tous pour le même et unique objectif : recouvrer leur liberté. Fuir était une chose, emporter suffisamment d'eau, de vivres et distancer les traqueurs d'esclaves en était une autre. L'oasis principale à la frontière de la chora de Cælia leur était interdite. Le maudit Kossos qui avait trahi la cité renvoyait les esclaves en fuite vers Yrem moyennant commission. Pour une obscure raison, il était l'ennemi juré de Garrish. Et il était sans aucun doute possible également responsable du massacre du Faucon...

Les jours et les mois passaient, indistincts, désespérants.

La résolution des mercenaires finirait par les pousser à tenter une folie si rien ne se produisait. Nulle invitation ne lui parvint de la garnison régulière d'Yrem ni de celles, privées, des palais des notables ou des temples des prélats d'Ymix.

Non, l'invitation vint de la Grande Déesse en personne, nature !

Cylum avait oublié ce qu'étaient l'orage et la pluie :

combien d'années s'étaient écoulées sans connaître d'autres tempêtes que celles des sables brûlants ?

Un déluge prodigieux s'abattit sur Yrem et sa région.

Les mercenaires ne manquèrent pas cette occasion inespérée, se frayant un chemin au cœur du chaos et des soldats débordés, mettant à exécution avec sang froid et efficacité leur plan élaboré de longue date. Ils rassemblèrent la quantité de vivres et de matériel qu'ils escomptaient, les meilleures bêtes de somme et quittèrent la ziggourat prise pour cible privilégiée par la foudre dans ce ciel de bataille pourtant parcouru d'éclairs innombrables. Malgré le fracas et l'imposante majesté des éléments déchaînés, Cylum, aussi concentré que possible, distingua à maintes reprises les formidables et menaçants croassements du corbeau, volant et dansant dans la tempête. Les mercenaires se joignirent à d'autres esclaves en fuite et trouvèrent de solides et valables compagnons parmi ceux-ci. La quête de la liberté née du déluge ne fut pas un long fleuve tranquille mais une course ardue contre la crue fatale et funeste de la destinée. Gravement blessé par un esprit, ou djinn pour les locaux, avant d'atteindre enfin Cælia, Cylum sentit sa jumelle le veiller et lui éviter une mort certaine. Il ne la vit pas mais il était désormais certain qu'elle souhaitait qu'il réussisse dans cette étrange quête gémellaire, il l'avait ressenti : elle attendait, elle espérait qu'il la nomme, comme si elle ne pouvait exister qu'à travers la flamme de sa vie...